

sommet d'arbres aussi gigantesques pour nos petites tailles ? Enfin, nous fûmes assez heureux pour trouver au pied de quelques-uns d'entre eux une certaine quantité de dattes et dix ou douze noix de coco que nous ramassâmes. Les dattes furent bientôt mangées ; quant aux cocos, ils furent rassemblés auprès d'un rocher jusqu'à ce que nous eussions trouvé le moyen de les ouvrir et de nous en approprier la chair exquisite et nourrissante.

Cependant nous n'étions pas sans terreur pour la nuit ; nous voyions à chaque instant des animaux de forme singulière bondir à travers le feuillage, et mille cris étranges et sinistres se mêlaient au murmure des vents qui balançaient les rameaux. Enfin le jour commençait à baisser, et vous pouvez juger de l'effroi que devaient éprouver trois faibles enfants perdus, sans défense, au milieu de cette solitude sauvage et que peuplaient sans doute les animaux les plus féroces. John se mit à pleurer et Nelly se serra contre moi, appelant notre malheureux père à son aide, comme si naguère nous n'avions point été les témoins de la mort de ce protecteur chéri. Je me sentais moi-même pleine d'inquiétude, mais la nécessité de calmer la peur des deux enfants et de les mettre à l'abri du danger me donna la force de surmonter mes propres craintes, et je me mis à chercher un lieu qui pût nous offrir pendant la nuit un asile à peu près sûr contre les attaques des animaux.

Nous étions trop faibles et trop inhabiles à ce genre d'exercice pour tâcher de grimper sur un arbre, je me décidai donc, après quelques instants de recherche, en faveur d'un énorme buisson formé par quatre ou cinq arbustes de même espèce, et qui, en entrelaçant leurs feuilles longues de quatre pieds environ et armées de trois fortes épines, formaient une sorte de cage dans laquelle il s'agissait seulement de pénétrer. Une fois là en supposant qu'ils nous y découvrirent, les bêtes féroces se trouveraient arrêtées de toutes parts par les épines. Ces arbres, j'ai su depuis leurs noms, étaient des zamia.

Je cueillis et fis cueillir à Nelly et à John de larges feuilles dont ils s'enveloppèrent, en les roulant cinq ou six fois, les bras, le corps, les jambes et le visage ; puis ils s'en entourèrent les mains comme pour se procurer de gros gantelets. Quand ils se trouvèrent ainsi moins exposés aux blessures des épines de zamia, à l'aide d'un bâton de bois mort que je trouvai à terre, je parvins à soulever quelques branches des arbustes et à faire entrer les enfants dans le creux que formaient les rameaux au milieu. John et ma sœur s'y introduisirent sans

accident, et, une fois arrivés, soutinrent les branches de manière à me faciliter la possibilité de les rejoindre. Enfin réunis dans cet asile où nous pouvions goûter sans inquiétude un peu de sommeil, rendu bien nécessaire par tant de fatigues, nous adressâmes notre prière à Dieu et ne tardâmes point à nous endormir dans les bras les uns des autres.

Telle fut, Emile, la vie que nous menâmes pendant les quinze premiers jours qu'il nous fallut passer dans cette forêt, où nous étions assurément les premières créatures humaines qui en troublèrent la solitude profonde.

Au bout de quelques temps nous nous familiarisâmes avec notre position, et je conçus le dessein de la rendre moins pénible et moins incommode. L'expérience nous avait appris que nous n'avions rien à craindre des animaux qui peuplaient cette forêt : les plus redoutables étaient de gros singes qui ne cherchaient ni à nous nuire ni à nous fuir, et qui venaient, chaque matin, récolter les fruits des palmiers et des cocotiers sans prendre garde à nous. Leur arrivée, loin de nous faire peur, nous causait de la joie, car nous n'avions eu jusqu'alors d'autre nourriture que les fruits qu'ils laissaient tomber en les cueillant. Quelquefois aussi, nous voyions se dresser, à travers le feuillage, la tête vive et les longues oreilles de quelque kangourou qui nous regardait avec un grand sérieux, et tout à coup bondissait par un saut brusque et prenait sa course vers quelque autre coin de la forêt, en s'aidant de sa queue comme d'un levier et d'un point d'appui. Quant aux voix sinistres et aux cris dont nous nous étions si fort épouvantés pendant les premières nuits, nous reconnûmes bientôt qu'ils provenaient des perroquets sans nombre qui peuplaient la forêt, et dont à chaque instant nous voyions des nuées s'abattre sur un arbre qu'ils d'ouvraient de tous ses fruits. Plus effrayés que les singes eux-mêmes, notre présence ne les arrêtait point, et j'en ai vu souvent venir cueillir des baies sur un jambosier près duquel nous nous trouvions couchés.

Sans crainte sur les attaques nocturnes des animaux, nous pouvions donc songer à une habitation moins impénétrable et plus commode. Un cecy ne tarda point à nous l'offrir au milieu de ses longues et fortes racines qui partaient du tronc comme les cordages d'un mât, et qu'avaient mises à nu, sans doute, les eaux d'un torrent. En enlevant quelques pierres et en achevant de débarrasser les racines des restes de terre qui les encombraient, nous parvîmes, après deux jours de travail, à nous procurer la carcasse d'une jolie habitation

en forme de tente, large de six à huit pieds, et qui ressemblait à un immense entonnoir renversé.

Restait à couvrir cette carcasse. Nous le fîmes avec des feuilles de bananier ; une litière de lycopode, énorme mousse, nous procura des lits bien doux en comparaison de la terre sur laquelle nous couchions dans le buisson de zamia. Après un bon repas de dattes et de baies de jambosiers, nous nous endormîmes en bénissant la Providence qui nous envoyait ce bien-être.

Aussi, le lendemain matin, nous nous éveillâmes dispos et pleins de courage. Il nous fallut d'abord enlever et remplacer les feuilles de bananier qui couvraient notre cabane et qui se trouvaient déjà flétries entièrement. C'était un travail pénible et que nous auraient évité des feuilles de palmier employées au même usage, car ces feuilles étaient plus fortes et présentaient presque la consistance et l'élasticité des claies d'osier ; mais elles se trouvaient au sommet des arbres qui les portaient, et nous ne pouvions y atteindre. Il fallut donc renoncer, provisoirement du moins à l'espoir de nous en servir.

Je vous ai dit, Emile, que les vêtements que nous avait laissés notre père, en nous attachant sur le radeau, se trouvaient déchirés et ne pouvaient plus nous être d'aucun usage. Malgré la douceur du climat, par un sentiment de pudeur bien naturel, je souffrais de nous voir à la veille de manquer tout-à-fait de vêtements, et je résolus de nous faire des robes, ou du moins des sortes de vestes sans manches, au moyen de larges feuilles. Je commençai par John que je dépouillai des débris de sa petite blouse. Tandis que je me livrais à ce soin, quelque chose tomba sur la pierre où j'avais placé mon petit frère afin de le déshabiller plus commodément. C'était une boucle en acier. Nelly accourut pour s'en servir comme d'un jouet, car l'heureuse enfant, grâce à l'insouciance de son âge, s'était remise à folâtrer et à jouer comme elle le faisait en Angleterre, au temps le plus paisible de la vie opulente que nous y menions. Elle saisit la boucle avec tant de vivacité qu'elle se piqua le doigt à l'ardillon. Par un mouvement de colère et de douleur, elle lança loin d'elle l'objet qui l'avait blessée... La boucle alla heurter fortement contre une pierre et de ce choc jaillirent des étincelles sans nombre... A cette vue, vous pouvez vous figurer ma joie, car nous avions les moyens de nous procurer du feu ! La Providence, qui, sans doute, s'était servie à dessein du hasard pour nous accorder ce nouveau bienfait, ne laissa point le prodige incomplet... Un gros champignon desséché s'était trouvé près